

Jusqu'ici, l'esprit social réfléchissait sur des idées que l'homme partageait avec d'autres espèces. Elles appartenaient toutes à ces rapports fondamentaux qu'a un organisme conscient avec le monde tangible des créatures palpables et des choses matérielles.

Mais, par le seul fait de réfléchir sur ses propres idées, l'esprit de l'homme commença à chercher en lui-même, à saisir ce dont l'esprit de l'animal n'avait jamais été conscient. Il commença à avoir des idées d'idées : idées de volition, de vie et de cause ; idées des sources de ces manifestations de pouvoirs qui avaient éveillé sa crainte et son admiration. Il commença à percevoir un monde intangible.

Alors, pour la première fois, l'homme s'analysa lui-même. D'ordinaire, le corps et la pensée semblaient indivisibles. D'ordinaire, les corps des autres hommes lui semblaient pareils au sien ; ils agissaient comme le sien et répondaient si exactement à sa pensée parlée ou agie que le corps et la pensée semblaient un tout concret. Mais il avait vu cet accord cesser d'être. C'était comme si quelque chose de réel, quoique impalpable et fugace, était parti avec l'haleine. Y avait-il donc deux êtres dans l'homme ? Il lui semblait que c'était possible, et plus cet homme primitif songeait à ce problème, parlait de cette question avec ses camarades, plus son esprit pensait que c'était probable. Ses propres expériences paraissaient fournir la preuve finale. N'avait-il pas vu souvent dans son imagination des choses invisibles à ses yeux ? Ses rêves ne l'avaient-ils pas fait errer dans la forêt, pendant que son corps gisait immobile dans le sommeil ?

Ainsi, dans l'esprit individuel et social, était née enfin l'idée de l'être ou de la personnalité comme une vie consciente, âme ou esprit, habitant un corps ou en restant distincte et pouvant s'en séparer.

De cette conception, il déduisit par un raisonnement primitif que toute vie manifestée était personnelle et gui-

dée par des mobiles pareils à ceux de l'homme. Une volonté consciente était dans tout ce qui se mouvait, ou changeait, et cette volonté était déterminée, comme la volonté humaine, par l'appétit, la curiosité, le désir, l'affection ou la malveillance. Le monde était une colossale agrégation de pouvoirs conscients, les uns faibles, dont l'homme pouvait user ou abuser, les autres terribles, subtils, mystérieux et remplissant l'âme humaine d'un mélange de terreur et d'admiration. Le serpent, qui courait sans jambes, la tortue amphibie, le faucon qui des nuages distinguait sa proie, la plante nourricière ou empoisonneuse, l'ouragan, l'éclair, le soleil étaient autant d'êtres à regarder avec effroi et qu'on devait se rendre propices par ces formes respectueuses accordées aux hommes tout-puissants.

Il y avait une classe de phénomènes dans laquelle un être vivant, d'ordinaire uni au corps quoiqu'en étant séparable, semblait à l'homme primitif déjà séparé en partie ou sur le point de l'être. Marchant au soleil, il voyait toujours une ombre, se mouvant quand il marchait, s'arrêtant quand il s'arrêtait, mais qui ne se détachait jamais complètement de lui : qu'était-ce sinon un être conscient, appartenant à l'être corporel, ordinairement fusionné avec lui, mais capable de le quitter, de vivre seul ? Regardant dans l'étang, il voyait cet être-ombre plus distinctement. Lorsqu'il appelait ses camarades, sa voix retournait de la montagne. Son « double » pouvait donc s'éloigner, se faire invisible et cependant parler en conservant sa propre voix.

Ici se trouvaient des données pour de curieuses inductions. L'ombre et l'écho étaient des parties d'un être intangible. Les mots, dès lors, et les noms, devaient faire partie de l'être spirituel ; savoir le nom d'un homme, c'était avoir la possession d'une fraction de sa personnalité, et, par suite, un mystérieux contrôle sur lui. Cette croyance se retrouve chez tous les sauvages d'aujourd'hui.

Peut-être, avant qu'elle ne s'élevât, quelqu'un avait tracé sur le sable, avec un bâton, les contours d'une ombre et ces grossiers traits depuis purent devenir des noms écrits. Qu'il en soit ou non ainsi, la pensée vint qu'avoir l'image d'un objet conçu comme personnel, c'était posséder une part de cet objet. Les mots et les images étaient alors des charmes en eux-mêmes, et médiatement par leurs noms. Par les mots et les images, on pouvait entrer en étroites relations avec l'esprit d'autrui. Le sens esthétique était né. Ce sont les origines vitales de l'écriture, de la littérature, de tous les arts plastiques d'expression.

Croyant en un esprit séparable du corps, l'homme primitif ne pouvait plus longtemps voir dans la mort la fin de la vie consciente. Elle ne fut plus qu'une séparation prolongée et quelquefois permanente de l'âme et de son domicile matériel.

De nombreuses circonstances étranges convinquirent que les esprits reviennent quelquefois aux corps qu'ils ont paru quitter et passent quelquefois d'un corps à un autre. Dans le coma, le corps peut rester pendant des jours dans un état semblable à la mort. Dans l'épilepsie et la folie, l'esprit du malade n'était évidemment pas en lui ou était dérobé par un esprit malveillant. Aujourd'hui encore, l'ignorant croit qu'un fou est « possédé » et dans le langage usuel nous disons : « Il n'est pas dans son esprit ».

La croyance aux ombres ou aux esprits survivants des morts qui peuvent quelquefois revenir à leurs corps mais qui, plus fréquemment, errent dans les airs, entrant ici et là, devint enracinée dans l'entière race humaine. Le monde se peupla d'ombres et les esprits de tous les humains, de tous les animaux, de toutes les plantes, devinrent interchangeable. L'homme devait rendre propices non-seulement les vivants puissants, mais les ombres de ces vivants morts.

Tous les esprits, néanmoins, rentraient dans deux grandes classes : les amis et les ennemis, les bons et les méchants.

En raisonnant sur l'interchangeabilité des esprits et sur l'identification des noms et des images avec des personnalités spirituelles, l'esprit social primitif arriva à des croyances extrêmement importantes sur le rapport de la communauté et des individus aux classes particulières d'objets. Les observations de sauvages et d'enfants montrent que l'homme primitif imitait de près les animaux inférieurs autant dans ses plaisirs que dans ses occupations plus sérieuses, et que, en nommant les choses et les gens et en raisonnant sur eux, il se guidait, ou par des analogies imaginaires ou par des associations bizarres, accidentelles ou triviales. C'est l'habitude universelle des sauvages de nommer les individus d'après les animaux ou d'après des particularités personnelles. Les surnoms sont partout coutumiers aux sauvages et aux enfants, et les jeux d'imitation, les ressemblances imaginaires, les associations accidentelles suggèrent les idées. Admettant que les hommes primitifs se sont, pendant des générations, nommés et surnommés d'après des objets naturels, se sont décorés avec des trophées de chasse comme les plumes, les becs, les cornes, les serres, ou même avec des têtes et des peaux entières, nous voyons qu'une seule conclusion restait possible quand ils pensaient au rapport de ces faits, à leur conception des esprits. Un homme qui était nommé d'après un aigle croyait nécessairement qu'il partageait l'esprit de l'aigle d'une façon intime et permanente et se sentait parent de tous les aigles. De cette croyance à la conclusion que les aigles le protégeraient de façon mystérieuse, et qu'il devait préserver de toute offense tout aigle, comme il préserverait un associé humain, la transition était aisée pour son esprit simple. L'aigle devint son médecin et son tuteur.

Cette conclusion une fois atteinte, les noms devaient

avoir une nouvelle signification. Ils devaient provenir d'une parenté spirituelle qui déterminerait le sort d'un enfant dans les diverses occurrences de la vie. On ressentait une frayeur extrême à l'idée d'encourir une telle responsabilité sans une indication surnaturelle, et nous en retrouvons la trace. Par exemple, dans des parties du monde aussi éloignées que Samoa et l'isthme de Tehuantepec, c'était d'abord la coutume, quand on attendait un enfant, de dessiner sur le sol des figures d'animaux, une après l'autre. Celle qui subsistait lorsque l'enfant naissait devenait son totem. La chance en décidait, mais elle obéissait aux esprits. Les Indiens de l'Amérique du Nord prennent ordinairement comme protecteurs le premier animal dont ils rêvent dans le long jeûne qui leur est imposé à la puberté.

Les six groupes d'idées dont l'ensemble représente tous les intérêts de la vie humaine primitive, transmises de génération en génération, lentement enrichies et accrues avec le savoir s'accroissant, devinrent les trois grandes traditions primaires et les trois grandes traditions secondaires de l'esprit social, les traditions économiques, juridiques et politiques, celles personnelles, esthétiques, religieuses.

Par ces traditions, le nouveau savoir, sitôt acquis, était interprété et assimilé. Dans une faible mesure, sans doute, les vieilles et les nouvelles idées furent mises en codes, en lois, en politiques. Le totémisme, au moins, était une foi, la tolérance un code, l'alliance une politique. Dans une mesure plus légère encore, les traditions et certains modes de sentir et d'agir se combinaient en valeurs sociales, telles que les valeurs des types raciaux et sociaux, la loyauté, le territoire, les héros, les totems, les arts et les cérémonies.

Les éléments de tradition étaient mêlés davantage aux débuts de ces traditions historiques, aux temps des simples légendes de voyages et d'aventures qui devaient influencer sur les groupements militaires et politiques, dans la der-

nière évolution de la société, en se combinant avec la race et le langage.

La dispersion et le mélange des souches, en créant des races différentes, avaient créé aussi des formes diverses de langage. Pendant un temps, sans doute, la race et la langue étaient identifiées, mais dès la première différenciation de race ou de langue, la confusion, résultat du mélange ou de la migration, était inévitable. Le temps passa et l'humanité, augmentant de nombre, devint de plus en plus hétérogène, la race et le langage divergèrent de plus en plus. Une race parla souvent plus d'une langue. Chaque langue fut commune à des hommes de plus d'une race.

Au contraire, le langage et la tradition tendirent toujours à une étroite union. La communauté de langue portait avec elle celle de la culture et, en quelque mesure, celle de l'histoire. L'humanité fut ainsi différenciée en divisions de civilisation, comme en races. Les grandes divisions de culture actuelles se sont produites longtemps après que les races existantes eurent évolué du mélange des races primitives. Les langues et les traditions Malo-Polynésiennes, par exemple, réunissent, dans une culture facilement reconnaissable, des groupes d'hommes appartenant à plusieurs races mixtes différentes. Cela est aussi vrai du langage des Bantous et des traditions de l'Afrique du Sud, du langage aborigène et des traditions d'Amérique et de l'Asie septentrionale et centrale. Ce l'est surtout des grandes familles de langues et de traditions connues comme Hamitiques, Sémitiques et Aryennes, ou Indo-Européennes. Cependant, dans toutes ces divisions de culture, survivent incontestablement des éléments caractéristiques qui remontent aux différenciations primitives.

Pendant de nombreuses années après la naissance de la philologie comparée, la philologie et l'histoire furent toutes deux perverties par l'admission à la légère de l'identité de la race avec le langage et il n'est pas surprenant que des savants

distingués aient été disposés à repousser la conception de race comme étant à peine plus qu'un rêve de l'imagination. Néanmoins les faits, si nous les connaissions tous, justifieraient à peine la conclusion que la race et le langage sont souvent unis. Au contraire, nous pouvons à meilleur titre, admettre que l'identité de culture et de langage tend toujours à créer l'identité de race. Les hommes et les femmes de même langue se marient ensemble. Tandis, par suite, que Renan, Darmesteter, le professeur Sayce et d'autres ont parfaitement raison de maintenir qu'un phénomène tel que la langue Aryenne, ou que la religion juive, est un fait de tradition plutôt que de race, il n'en est pas moins vrai que, sauf de rares exceptions, les hommes de langue Aryenne, ou de culte judaïque, sont dans une large mesure du même sang. Ces divisions de l'humanité, dans lesquelles il y a une identification partielle de la race et du langage au sein d'une unique tradition culturelle, ont joué un rôle important dans l'histoire et devraient être désignées par un terme qui les distinguât des races, au sens physique du mot, et ne méconnût pas cependant l'élément social. Elles pourraient, très-bien, être appelées les races de culture.

Les effets de l'association chez les hommes primitifs et leurs ancêtres immédiats furent donc du caractère le plus radical. L'esprit animal fut transformé en esprit humain ; le corps animal en corps humain. Ces transformations placèrent l'homme tellement au-dessus de la compétition effective des autres créatures qu'il les subjuga, elles et son milieu physique, dans la mesure de ses besoins. Le centre de transformation fut la vie mentale et morale. Par son évolution psychique, son développement physique s'accomplit et les évolutions mentale et physique devinrent des moyens de suprématie. Ce point de virage de l'évolution fut la genèse de la parole, et le pouvoir, qui en résulta, de pensée abstraite. Les idées inconnues à l'esprit

animal apparurent alors dans la conscience et devinrent une possession permanente. L'ensemble de ces acquisitions — parole, idées de richesse, de tolérance, et de combinaison ; de personnalité, d'esprit, de culte, de traditions et de valeurs sociales, — constitue l'esprit humain, distinct de l'esprit animal. Créer l'esprit humain, fut l'œuvre grande de l'association anthropogénique.